

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA GAZETTE

DÉS

FAMILLES CANADIENNES

(1876)

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE, ET D'ECONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 1. QUEBEC, 29 JANVIER 1870. No. 6

RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE: L'ABBÉ N. A. LECLERC.

Liste de nos abonnés dans quelques localités.—Suite.

| | | |
|---------------------------------|----|----------|
| Collège de Rimouski | 24 | abonnés. |
| Escoumins | 14 | " |
| Pointe-aux-Trembles | 24 | " |
| Champlain | 23 | " |
| Portneuf | 20 | " |
| St. Guillaume d'Upton | 24 | " |
| St. Raphaël | 21 | " |
| Bécancour | 21 | " |
| St. Jean Chrysostôme (Lévis) | 25 | " |
| St. Jean Chrysostôme (Montréal) | 18 | " |
| Détour du Lac Témiscouata | 36 | " |
| Ancienne Lorette | 21 | " |

~~Nous ne recevons plus de lettres non affranchies.~~

Troisième Entretien sur la Famille.

L'HOMME, SES PRÉROGATIVES ET SES OBLIGATIONS.

L'Homme déchû.

(Suite.)

Après avoir été témoins de la chute de nos premiers parents, tâchons de mesurer, si c'est possible, l'étendue et la grandeur de la douleur et des chagrins de tout genre auxquels ils furent soumis pendant leur longue existence. Nous examinerons ensuite si l'humanité aurait été confirmée dans la justice et rendu impeccable, dans le cas où Adam n'eût pas succombé à la tentation.

Maintenant si nous voulons retrouver notre premier père, n'allons plus le chercher dans le jardin des délices où il a ouvert les yeux à la lumière, où il a coulé de si doux moments en conversation intime avec son Créateur, en entretiens délicieux avec la compagne que Dieu lui avait donnée pour partager son bonheur. D'ailleurs, c'est en vain que nous voudrions franchir l'entrée du paradis terrestre, car un chérubin, armé d'un glaive étincelant, est là debout et menaçant pour arrêter le téméraire qui voudrait s'y introduire. De quel côté devons-nous donc porter nos regards si nous tenons à rencontrer notre premier père ? Regardons attentivement, et, à quelques pas seulement du paradis terrestre, nous apercevrons un homme et une femme courbés sous le poids de la douleur et de travaux pénibles occupés à cultiver une terre chargée de la malédiction de Dieu, et ne produisant plus que des ronces et des épines. Voyez comme la sueur ruisselle sur leur front et tout leur corps, comme tous leurs membres paraissent sous l'influence de la fatigue, comme la tristesse est peinte sur leur figure !

Mais, combien de temps, va durer une existence si pénible ? Si nous laissons s'écouler neuf cent trente ans, et qu'au bout de ce terme, nous retournions au même lieu, nous assisterons au trépas du père du genre humain. Et si nous prêtons une oreille attentive à ses dernières paroles, voilà ce que nous devons apprendre de sa propre bouche : « Depuis le moment fatal où, par une complaisance trop coupable, j'ai transgressé le commandement de mon Dieu, ces mots terribles n'ont cessé de retentir à mes oreilles : « Et vous, parce que vous avez mangé du fruit défendu, vous cultiverez la terre à la sueur de votre front, elle sera pour vous ingrate et maudite..... Voilà le sort qui vous attend, jusqu'à ce que vous retourniez dans la terre d'où vous êtes sorti, car vous êtes poussière et vous retournerez en poussière. » Oui, depuis ce jour infortuné, mes yeux se sont changés en deux sources intarissables, et ma nourriture a sans cesse été trempée de mes larmes. Et comment aurai-je pu me consoler en pensant à la bonté de mon Créateur qui m'avait comblé de tous les biens et pour qui je n'ai eu que de l'ingratitude. Comment pourrais-je mettre un terme à mes soupirs et à mes gémissements, ayant toujours à l'esprit les maux sans nombre que j'ai attirés sur ma postérité ? O Ciel ! comment ai-je pu survivre au spectacle le plus désolant dont un père puisse être le témoin ? Je le vois encore cet enfant de ma tendresse et de mon amour, étendu sans vie, tout couvert de sang ? Oh ! qui m'a ravi mon Abel ? Quel est le monstre qui a osé porter une main sacrilège sur l'innocence même ? Ma conscience me révéla aussitôt le coupable. Oui, le meurtrier de mon fils bien aimé, était son frère, mon enfant lui-même, qui, héritier de mon crime, se chargea d'en développer, sous mes yeux, ses plus terribles conséquences. La plaie qu'il fit à mon cœur n'a pu se fermer et saigne encore. Mais le malheur m'a toujours trouvé soumis à la main puissante qui

me frappait et aujourd'hui, en rendant mon âme à mon créateur, j'ai la ferme confiance qu'il aura égard aux pleurs que je n'ai pas cessé de verser et aux travaux les plus pénibles que j'ai exécutés tous les jours, en esprit de pénitence.

Oui, la soumission d'Adam, à la volonté de Dieu, son repentir furent si constants, que tout nous porte à croire qu'il reconvra l'amour de son créateur et obtint le pardon de sa faute avant sa mort, et qu'il est dans le séjour de la gloire, au nombre des saints patriarches qui environne le trône de l'Eternel.

Quant à son corps, suivant une opinion fondée sur une tradition des plus anciennes et qui n'a jamais été contestée, mais fortement soutenue par Origène, saint Ambroise, etc., il fut enterré sur le Mont Calvaire, à l'endroit où, environ 4,000 ans plus tard, fut plantée la croix de celui qui venait réparer sa faute et sauver le genre humain.

(A continuer)

Un enfant chéri de Dieu.

Au milieu de cette douce joie qu'éprouvent les mères chrétiennes en voyant grandir autour d'elles comme de jeunes fleurs leurs chers petits enfants, il n'est pas rare qu'elles sentent aussi croître dans leur cœur une épine aiguë qui les fait douloureusement souffrir :— Ce n'est pas un enfant, se disent-elles, c'est un ange ; il ne tardera pas à remonter au ciel. — Ce pressentiment ne trompe pas toujours. On voit, en effet, plus d'un de ces petits innocents, prévenus des dons de la grâce, ne toucher la terre en quelque sorte que d'un pied, et n'y paraître un jour que pour se revêtir de la parure qui doit éternellement resplendir au Ciel.

Quelle douleur, mais quelle gloire en même temps

pour les mères qui font à Dieu un présent aussi agréable à son cœur, et qui ne peuvent plus regarder le ciel sans voir au sein de ses splendeurs ces petits anges qui les y attendent.

Au nombre de ces enfants si privilégiés du ciel, il faut placer *Ernestino Bianco*, fils unique qui faisait les délices et la plus douce consolation de ses pieux parents. Doué d'une complexion robuste, cet enfant aux cheveux blonds, aux traits aimables, aux yeux vifs, avait un naturel si ardent, qu'en vain eussiez-vous essayé de le faire rester quelques instants en repos. Pressé par un besoin irrésistible de remuer et de faire du bruit, quoiqu'il ne fût âgé que de cinq ans, il avait su mériter le nom de *tapageur* de la maison. Il aimait passionnément les chevaux. Peu satisfait de ceux en bois qu'on lui avait donnés, il goûtait un plaisir singulier à prendre place en voiture à côté de son père, à diriger avec lui les chevaux, et il ne donnait point alors le plus léger indice de cette frayeur, si ordinaire aux enfants de son âge.

Cependant, à côté de ce naturel impétueux, une inclination des plus profondes pour la piété se montrait déjà pour en tempérer l'ardeur. Une sœur âgée de huit ans, l'aidait dans ses prières de chaque jour, et il les faisait avec une dévotion ravissante. Mais il ne se contentait par de la prière commune, souvent il appelait sa sœur pour quelle l'aidât à prier et lui fit la lecture des prières de la Messe : il conjurait sa mère, dès qu'il la voyait, de venir lui faire réciter les litanies, et puis, d'autres prières encore, mais bien longues, pour plaire davantage à Jésus. Son père, un jour, lui montre un crucifix ; Ernestino, à l'instant, le prie de le lui placer sur son petit lit, afin de pouvoir le regarder à l'aise et le baiser. Il fait connaissance avec un prêtre, qui vient quelquefois dans la maison ; désormais il veut se confesser à lui et à lui seul. . . . Mais quel âge a-t-il ? Cinq ans et six mois. . . Le nom :

même du péché lui fait peur, et un jour que sa mère lui reprochait de s'être trop écarté de la maison paternelle, pendant son séjour à la ville, Ernestino fondant en larmes et demandant pardon : "Ma mère, lui dit-il ingénument, par cette peine que je vous ai causée, aurais-je commis un péché mortel ?" Aimable enfant ! Ne sachant pas encore bien lire, il avait cependant appris par cœur, grâce aux soins de sa mère et de sa jeune sœur, les premières leçons du catéchisme, et feuilletant avec plaisir un volume de l'histoire sainte, orné de jolies gravures, il en narrait les faits principaux avec une clarté admirable dans un âge si tendre. Un tel enfant était-il fait pour la terre ou pour le ciel ? Ernestino le pressentait, et vers les derniers mois de sa courte existence, ne se doutant pas qu'il perçait d'une pointe acérée le cœur de sa mère, que de fois ne lui répétait-il pas : "Maman, oh ! combien le ciel me plaît ! oh ! que je voudrais aller en Paradis !"

L'avant-veille de la Toussaint il revenait de la villa à Turin, lorsqu'un léger mal de tête l'obligea de se mettre au lit, et les médecins étant venus le visiter déclarèrent sa maladie mortelle. Une fièvre ardente, qui présentait tous les symptômes d'une fièvre typhoïde, le dévorait, ne cédant point à la puissance des remèdes, elle ne lui laissa plus que dix jours à vivre. Approchons-nous de son petit lit..... Mais non... la violence du mal est telle qu'Ernestino ne peut supporter la vue de personne ; cependant, toutes les fois que le prêtre vient le visiter, il veut le voir, et avec quelle douce joie il lui sourit, avec quelle dévotion il reçoit sa bénédiction ! Le jour de la Toussaint, il appelle sa sœur Marie, afin qu'elle lui fasse réciter les prières accoutumées ; il veut, de plus, puisque c'est un jour de fête, qu'elle lui lise les prières de la Messe, puis encore d'autres prières, de sorte qu'on est obligé d'écarter du lit cette pieuse enfant, de peur qu'elle ne fatigue trop le cher

malade. Le lendemain, jour consacré par l'Eglise au soulagement des âmes du purgatoire, il se fait apporter une partie de son argent; puis il dit à la domestique chargée du soin de sa chambre, d'amener auprès de son lit tous les pauvres qui se présenteront à la porte de sa maison; car en ce jour il veut lui-même leur faire l'aumône. Mais aucun pauvre n'apparaissant, à cause sans doute d'une grosse pluie qu'il faisait en ce moment, il s'en attriste et envoie l'aumône hors de la maison. Délicieux enfant! ce monde mauvais n'était pas digne de toi..... Son père, pour l'engager à prendre une médecine amère et à se laisser, sans résistance, appliquer des sangsues et des vésicatoires, lui donna une pièce de 20 francs; l'enfant aussitôt, pour témoigner sa reconnaissance à la domestique dévouée qui l'assistait nuit et jour, l'appelle auprès de lui, et en lui donnant cette pièce: "Prenez, lui dit-il, vous vous en achèterez un vêtement."

Mais la scène la plus émouvante, ce fut lorsque, ayant appelé auprès de lui son père, sa mère, ses sœurs et les domestiques, il voulut à tous laisser un souvenir, en donnant à l'un une image, à l'autre un jouet, à un troisième de l'argent; il n'oublia personne: c'était comme son testament ou son adieu à la terre. Tous pleuraient; car quel est celui qui aurait pu retenir ses larmes et cacher l'émotion de son âme? Un instant, cependant, l'espoir de le ravir à la mort parut naître dans tous les cœurs; mais ce ne fut qu'un éclair fugitif et trompeur. Le mal empirait toujours, et lui, ne pouvant plus prier, s'adressa à la domestique, et, après avoir récité lui-même un *Ave Maria*, lui demanda de dire en sa place un *Memorare* à la T. S. Vierge, parce qu'il ne le pouvait plus. Le dixième jour de sa maladie, il tomba dans un assoupissement léthargique; mais de temps en temps il baisait avec une affection sensible le crucifix et une médaille. Enfin, le onzième jour (9 novembre), à deux heures

de l'après-midi, sans même que sa mère, qui se tenait à ses côtés, eût le temps de s'en apercevoir, il soupira légèrement... et cessa de vivre en ce monde. Ernesto comptait cinq ans et onze mois de vie.

Aimable enfant es-tu digne de pleurs ou d'envie ? Au lieu d'un monde trompeur, au lieu de richesses séduisantes, au lieu d'une vie passagère et fugitive, tu as eu en partage une cité remplie de délices ineffables ; Dieu est ta récompense, tu seras heureux pendant toute l'éternité..... Cette pensée adoucit notre douleur pour ton départ ; repose désormais en paix, ange chéri ; couronne-toi de roses immortelles ; un jour viendra, nous l'espérons, où, dans le séjour de la gloire, nous t'embrasserons de nouveau, et avec toi éternellement nous demeurerons unis en Dieu.

Une conversion longtemps attendue.

Une de nos abonnées, elle-même convertie du protestantisme, nous fait part du récit suivant, publié, il y a quelque temps, dans les journaux anglais : — « Un honorable habitant de Plymouth, M. W***, avait vu quatre de ses enfants se convertir au catholicisme avec leur famille ; l'un d'entre eux était même devenu prêtre et chanoine de l'église de ce diocèse ; mais, très-peu ému par ces conversions, il était resté indifférent relativement à sa croyance. Cette indifférence désolante avait résisté, durant de longues années, au zèle et aux prières de sa famille ; et, jusqu'aux derniers jours qui précédèrent sa mort, ce vieillard, parfaitement honnête, du reste, n'avait manifesté aucun désir de conversion. Semblable à beaucoup d'hommes de son temps, il paraissait résolu à prendre pour règle, en matière de religion, ces vers de Pope :

« Quant à la manière de manifester sa foi, laissons

“ discuter ceux qui sont animés d'un zèle aufer et peu
“ éclairé ; celui qui vit avec droiture ne saurait avoir
“ tort ! ”

“ Ce que l'exemple et le zèle de ses enfants n'avaient pu obtenir lui fut enseigné par l'approche de sa mort. Durant la maladie qui l'emporta, il fut pris d'une sorte d'insensibilité qui fit croire à sa famille qu'il n'avait plus connaissance de ce qui se passait autour de lui ; il ne se réveilla de ce sommeil léthargique que le quatrième jour avant sa mort. Et comme si, pendant cet intervalle, devenu sourd à la voix de l'homme, il eût appris de Dieu même à connaître sa fin dernière, il appela sa famille auprès de son lit, et demanda un prêtre afin d'être reçu, sans délai, dans le sein de l'Eglise. Le chanoine Worlet, grand vicaire, accourut en toute hâte à l'appel du moribond, pour recevoir sa profession de foi catholique, tandis que son propre fils avait l'inénarrable consolation d'arriver à temps pour lui administrer les derniers Sacraments. Tant de grâces à la fois changèrent pour le bon et vénérable vieillard la perspective pénible de sa fin prochaine en une félicité toute céleste. Une conversion à 75 ans n'est plus un événement rare de nos jours, mais c'est toujours un beau spectacle et une salutaire leçon. Nous avons la conviction que le retour de M. W. à la foi fut le fruit des ferventes prières de ses fils et petits-fils, qui n'ont cessé de demander à Dieu cette grâce depuis le jour de leur abjuration. La femme du défunt avait, elle aussi, été élevée dans le protestantisme ; elle y vécut, comme son mari, jusqu'à ses derniers jours. Comme à lui, la grâce de la conversion lui fut accordée assez à temps pour qu'elle put être comptée parmi les fidèles sur la terre, et être fortifié, à sa dernière heure, comme les enfants de l'Eglise peuvent seuls l'être, par la grâce des Sacraments, si consolante pour l'âme du catholique. Dans ces deux exemples, nous trouvons un

« merveilleux témoignage de l'efficacité de la prière faite par ceux qui ont la grâce de la foi en faveur de ceux qui en sont privés. »

Une petite servante du Cœur de Jésus.

On nous écrit de Norwich, en Amérique, qu'une petite pensionnaire des Sœurs, âgée seulement de quatre ans, aime beaucoup le Sacré Cœur; elle ne fait que répéter: « O que j'aime tant le Sacré Cœur! Croyez-vous, ma Sœur, qu'il m'aime aussi? » Quand elle a été moins sage que de coutume, ou quand elle n'est pas obéissante, si on lui dit: « Katie, le Sacré Cœur ne vous aimera plus autant! » aussitôt de grosses larmes coulent de ses yeux, elle éclate en sanglots et va se mettre à genoux devant l'image du Cœur de Jésus, pour lui demander pardon. Rien ne peut la consoler, tant qu'on ne lui dit pas que le Sacré Cœur l'aimera encore.

Un soir, elle accompagnait une Sœur, dans la maison: la Sœur entro pour quelques moments dans une chambre; en sortant, elle ne voit plus sa petite; celle-ci était allée s'agenouiller, dans le corridor, devant un petit autel du Sacré Cœur.

Aussitôt qu'elle entend la Sœur, elle se lève tout doucement, en faisant le signe de la croix. La Sœur lui demande si elle avait eu peur, se voyant toute seule dans les ténèbres. — « Oh! non; mais j'ai dit un *Ave Maria* au Sacré Cœur; croyez-vous qu'il m'aime? — Oui, certes, il vous aime. — Eh bien! je lui ai donné mon cœur, dit la petite, et il m'a donné le sien. »

Un jour, elle voulait à toute force aller à la chapelle; la Sœur, n'ayant pas le temps de l'accompagner, lui dit: « Katie, il faut aller en classe. » L'enfant re-

prit très-sérieusement : “ Vous voulez me faire aller
“ en classe ; mais je vous assure que j’apprends bien
“ plus à la chapelle qu’en classe ! ” Elle a une très-
grande répugnance pour tous les légumes ; comme on
voulait lui en faire manger un peu, elle se mit à pleu-
rer, refusant absolument d’en prendre. Tout-à-coup
elle essuie ses larmes, et avec un doux sourire, elle
vient près de la maîtresse et lui dit tout bas : “ Eh
bien, je mangerai cela pour obtenir que Dieu exauce
“ votre intention. ” Une autre fois elle dit : Je n’aime
“ pas cela, mais j’en mangerai pour l’Enfant-Jésus,
“ afin qu’il m’aime. ” Une de ses petites compagnes
n’était pas sage : “ Jeanne, lui dit-elle, je mangerai
“ cela à votre intention, pour vous obtenir la grâce
“ d’être sage. ”

Elle demandait si les riches iront au ciel. Et comme
on lui répondit qu’ils pourront y aller s’ils observent
la loi de Dieu, elle réfléchit un instant et demande les-
quels des deux le bon Dieu aime le mieux, les riches
ou les pauvres ? La Sœur lui répond que Dieu a une
préférence pour les pauvres, parce qu’ils lui ressem-
blent, Notre-Seigneur, ayant choisi la pauvreté. La
petite, après un profond soupir, dit : “ Que je suis
“ triste de ne pas être pauvre, pour que le bon Dieu
“ m’aime encore plus ! Mais si maman me donnait de
“ très-vieux habits, et si je n’avais pas assez à manger,
“ alors le bon Dieu ne m’aimerait-il pas beaucoup ? ”

Etant au jardin elle demanda à la Sœur : “ Ma Sœur,
“ qui a fait les arbres et les fleurs ? — C’est le bon Dieu.
“ Est-ce que le bon Dieu a créé les oiseaux ? — Oui. —
“ Et cette maison ? — La Sœur lui répond que les hom-
mes ont bâti la maison. — “ Je ne trouve pas, dit-elle,
“ que les hommes fassent d’aussi belles choses que le
“ bon Dieu. ” — Après avoir réfléchi, elle demanda :
“ Qui a créé les méchants hommes ? — C’est Dieu. —
“ Oh ! dit-elle, que les hommes sont méchants d’offenser
“ Dieu qui les a faits : je n’aime pas les méchants et

“ j'espère que je ne serai jamais méchante. — Et qui a créé l'Enfant-Jésus ? ” La Sœur lui répond que Jésus-Christ est Dieu et qu'il existe de toute éternité. Alors, voyant que je lui parlais de la nature divine, tandis qu'elle avait voulu parler de la très-sainte humanité, elle dit avec vivacité : “ Je ne demande pas qui a créé Dieu, mais qui a créé le divin Enfant-Jésus. ” Elle fait mille questions sur les mystères, et touche par ses interrogations à différents points de la théologie, revenant toujours à la charge, jusqu'à ce qu'elle ait obtenu une réponse très-claire. On remplirait un volume, si l'on voulait tout rapporter. Que Dieu conserve cette chère enfant et réalise par sa grâce les espérances qu'elle donne. Si le reste de sa vie répond à son enfance, le Cœur de Jésus aura en elle une de ses servantes les plus dévouées et de ses plus généreuses apôtres.

CHRONIQUE.

Malgré les lenteurs inseparables de l'organisation d'une assemblée aussi nombreuse et aussi importante que celle qui siège aujourd'hui au Vatican, puisqu'elle se compose de sept cents évêques et plus, accourus de tous les coins de l'univers et parlant toutes les langues ; cependant cette sainte réunion a déjà tenu trois séances et a procédé à la formation de ses comités les plus importants. Le bruit qui se fait au dehors, auprès comme au loin de cette assemblée des dieux, pourrait laisser croire que l'esprit de parti, que l'ambition, etc., se sont introduits dans son sein, surtout si on ajoute foi à cette nuée de correspondants, ennemis acharnés de l'Eglise du Christ. Mais loin de nous cette pensée : car d'après des renseignements qu'on ne peut révoquer en doute, la paix, la charité, l'en-

toute la plus cordiale n'ont cessé de régner un instant entre tous ses membres, et jamais plus parfaite unité n'a régné parmi l'épiscopat catholique, uni à son chef dans l'amour et la foi. D'ailleurs, pour nous faire une juste idée du concile actuel, pensons d'abord qu'il est dirigé par le Saint-Esprit, comme tous ceux qui l'ont précédé, ensuite qu'il est présidé par un Pontife, que sa sainteté, sa prudence, etc., ont fait nommer le pape des prodiges, et enfin que tous les pères qui le composent ont un dévouement sans bornes pour le chef de l'Eglise. Et ce dévouement est si fort, que chaque fois que la révolution a osé porter une main sacrilège sur le patrimoine de St. Pierre, ou a menacé la liberté du Souverain Pontife, un profond gémissement s'est échappé de leur poitrine, ils ont crié vers le ciel, et suppliant d'envoyer des légions d'anges pour protéger leur chef bien-aimé.

Comme tout ce qui se discute au sein du concile est tenu secret, et nous n'avons rien de plus à en dire à nos lecteurs, nous allons faire une courte analyse des principaux faits accomplis par Pie IX, pour prouver qu'il est bien l'homme des prodiges, et qu'il mérite à très-juste titre les dévouements de tous les enfants de l'Eglise.

C'est aujourd'hui, pour la troisième fois que la majorité des évêques de l'univers catholique, se réunissent auprès du trône de Pie IX. A la première de ces réunions, on se rendit en grand nombre sans y être obligé, pour baiser les pieds d'un martyr, qui venait d'entrer dans la ville Eternelle, après un douloureux exil. On venait encore pour y assister à une des plus grandes solennités qu'ont vues les siècles : la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. Quelle sainte audace pour ce Pontife ! Proclamer ce dogme si cher aux enfants de Marie, sur les ruines encore fumantes de Rome, le lendemain d'une révolution sanglante, au retour du plus pénible exil ! Aussi

quelle bouche assez éloquente pourrait jamais donner une juste idée des témoignages d'admiration, de sympathie, de dévouement et d'amour que les évêques réunis donnèrent à l'auguste Pie IX, dans cette circonstance. Là se voyaient et se révélèrent, dans toutes leurs beautés morales, tous les nobles et sublimes sentiments qui inspire le catholicisme!

Quelques années plus tard, encore sur une simple invitation de Pie IX, les évêques de la chrétienté accourent de nouveau dans la ville des papes. Cette fois, c'est pour une solennité d'un genre nouveau, c'est pour célébrer le centenaire du prince des apôtres, St. Pierre. Avant ce grand événement, que n'avait pas accompli le vicaire de Jésus-Christ pour le bien de l'Eglise, un de ses premiers actes est le rétablissement de la hiérarchie ecclésiastique en Angleterre et en Hollande : vient ensuite la condamnation de tant d'erreurs, que les souverains et les peuples acceptaient comme autant de vérités, dans un document à jamais célèbre, le *Syllabus*. Quels succès ensuite n'a pas couronné l'appel de Pio IX à l'affection des nations chrétiennes, en faveur du rétablissement du denier de Saint-Pierre, et la formation d'une armée de volontaires qui mit à son service leurs armes et leurs vies? Et qui ne tressaille encore d'allégresse à la pensée des démonstrations, des dons généreux dont Pie IX a été l'objet à l'occasion de ses noces d'or, c'est-à-dire, du cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale?

Ajoutons à cela, la canonisation des deux cent cinq martyrs japonais, celle de plusieurs autres bienheureux, et nous aurons une suite de hauts faits dont un seul suffirait pour illustrer tout un règne. Mais ce qui aurait pu faire la gloire d'un pontificat ordinaire, ne suffit pas à Pie IX, et, à tous ses autres titres, il vient d'en ajouter un qui surpasse tout et qui sera le joyau le plus brillant de sa couronne de Pontife. Cette

fois; il ne s'est pas contenté d'exprimer son désir de voir les évêques se réunir autour de lui, mais il leur en a donné l'ordre exprès; et les sept cents pontifes, qui forment comme un rempart autour de son trône, sont accourus à Rome pour remplir un grand devoir d'obéissance, pour satisfaire leur piété et leur amour.

Quand on sait tous les obstacles qui s'opposaient à la convocation du présent concile, les marques d'incrédulité qui accueillirent la bulle *Eaterni Patris* qui, l'an dernier, annonçait son ouverture pour une époque aussi rapprochée, et quand malgré des difficultés qu'on regardait, comme, d'autant plus difficiles à surmonter qu'elles tiennent au caractère du siècle, à l'aveuglement des puissances du monde, n'a-t-on pas raison d'être grandement étonné de voir le synode du Vatican, tenir ses séances au milieu du plus grand calme, et réunir un nombre de cardinaux, de patriarches, d'archevêques, d'évêques, de légats apostoliques, etc., plus considérable que l'Eglise n'a jamais pu en réunir, dans ses plus beaux jours!

Qu'on dise après cela, que Pie IX n'est pas l'homme des grands événements, l'architecte d'édifices impérissables, enfin le pape des prodiges! De plus, en jetant un regard attentif sur cette grande et imposante figure, qui osera nier qu'elle retrace les trois grandes époques du christianisme, et que le courage des martyrs des trois premiers siècles se trouve réuni en elle aux hautes conceptions qui ont élevé les monuments grandioses et impérissables du moyen âge, et à l'audace des vastes génies qui illustrent les siècles modernes!

Quo les incrédules, que les politiques, que les habiles osent lever les yeux sur lui, sans préjugés, sans passion, et ils verront s'échapper de son front immortel un rayon lumineux qui portera la lumière jusqu'au fond de leur âme, remplie pourtant de si épaisses ténèbres!

Sans vouloir prophétiser, nous croyons pouvoir dire : Que Pie IX demeure encore quelques années au milieu des siens, et il attirera tous les cœurs à lui, et il verra l'humanité à ses pieds implorant sa miséricorde et sollicitant des remèdes aussi puissants que sont profonds les maux qui la dévorent.

AGRICULTURE.

CAUSERIE.

Le Curé et ses Habitants.

LE BON CULTIVATEUR.

M. le Curé.—Dans notre dernier entretien, nous avons comparé le cultivateur aux hommes de n'importe quel état, et nous avons démontré qu'il est plus indépendant et plus heureux que le prêtre, que l'homme de loi, que le médecin, que le négociant, que l'ouvrier, etc. Mais, en poursuivant notre comparaison, nous avons toujours prétendu parler du *bon* cultivateur, car lui seul possède les avantages que nous avons énumérés ; mais, me direz-vous, qu'entendez-vous par *bon* cultivateur, car nous croyons tous être de bons cultivateurs.

La réponse à cette question va suffire à elle seule pour faire le sujet de notre entretien de cette soirée, et elle ne sera pas la moins intéressante.

Vous voulez savoir ce que j'entends par bon cultivateur ; mais, avant de vous répondre, je vais vous adresser une toute petite question : Qu'est-ce qu'un bon mari ?

Les habitants.—Un bon mari, c'est celui qui a bien soin de sa femme, qui ne le laisse manquer de rien de

ce qui lui est nécessaire, qui est plein d'égards pour elle, qui évite tout ce qui peut la contrister, comme la colère, l'ivrognerie, etc.

M. le Curé.— Votre réponse est pleine de justesse, et on ne peut mieux tracer les devoirs de l'époux envers son épouse que vous venez de le faire. Maintenant imposez au cultivateur envers sa terre les obligations qui constituent le bon mari, et vous aurez le bon cultivateur.

1^o Oui, lui aussi doit avoir bien soin de son champ. Il doit enlever les pierres qui en rendent les travaux difficiles, et qui occupent une partie de sa surface inutilement. Il ne doit jamais permettre que l'eau y séjourne pendant des semaines, des mois; au contraire, il doit prendre tous les moyens de bien l'égoutter, et pour cela il doit le traverser par des rigoles, des fossés et même des drainages. Il doit le mettre à l'abri des déprédations des animaux du voisinage, en l'entourant de bonne clôture.

2^o Il doit ne lui laisser manquer de rien de ce qui lui est nécessaire. Voilà le point essentiel, la plus importante obligation du bon cultivateur, et celle qui est le plus souvent, la plus mal remplie. En effet, combien parmi vous donnent à leur champ même la dixième partie de ce qui lui est absolument nécessaire. De son côté, il vous donne votre pain quotidien, votre vêtement, etc. En retour, que lui donnez-vous? Vous engraissez un petit jardin potager, un ou deux arpents que vous destinez à la culture des patates, etc.; et le reste, que lui réservez-vous?

Les habitants.— Mais, monsieur le curé, quand nous avons donné à notre champ tout l'engrais qui est à notre disposition, que pouvons-nous faire de plus?

M. le Curé.— Mes bons amis, vous croyez donc faire tout ce qui est en votre pouvoir pour votre champ. Eh! bien, examinons ensemble, et si vous êtes de bon compte, vous avouerez avec moi, que vous pourriez lui donner beaucoup plus.

D'abord, en est-il beaucoup parmi vous qui recueillent toutes les urines des étables, soit au moyen d'une épaisse litière, soit au moyen d'un réservoir ?

Avant d'aller plus loin, voilà une remarque essentielle à faire : Quand une bête à cornes donne du fumier solide pour engraisser un demi arpent, elle donne de l'engrais liquide pour fumer le double en étendue.

Continuons, mettez-vous à profit les eaux sales, soit quand vous lavez le plancher, soit quand vous lavez le linge, la vaisselle, etc.—et les urines de la maison et les autres déjections humaines, et le sang des animaux de boucherie, leurs entrailles, les animaux morts par accidents, les mauvaises herbes qui croissent autour de vos bâtiments, que faites-vous de tout cela ? Ah ! si vous aviez la précaution de faire un compos, auprès de votre demeure, et de l'arroser avec les eaux de cuisine, d'y jeter la suie, la cendre et tous les débris des animaux que j'énumérais tantôt, vous pourriez doubler, tripler votre quantité d'engrais ;—puis vos fumiers d'étable les traitez-vous convenablement, ne les laissez-vous pas se détériorer et se perdre en partie ?

Les habitants.—A ce compte-là, monsieur le curé, vous trouverez peu de bons cultivateurs dans notre paroisse, parce que presque personne parmi nous ne pense à recueillir la plupart des choses que vous venez d'énumérer. Pourtant tout cela a beaucoup de bon sens, et pour vous prouver comme nous avons à cœur d'être de bons cultivateurs, dès ce moment nous prenons l'engagement de ne rien laisser perdre.

M. le Curé.—Pour vous récompenser de votre généreuse résolution, je vais vous raconter une petite histoire qui se rapporte à notre sujet, je la tiens d'un prêtre belge qui l'a lui-même apprise de son père. En Belgique, l'agriculture est tout-à-fait en honneur ; tous les cultivateurs sont riches et seigneurs ; mais en a-t-il toujours été ainsi, et les terres de ce pays

sont-elles plus fertiles que les nôtres ! non, non, — mais voici ce qui est arrivé : un jeune prêtre est nommé curé dans une paroisse du nord de la Belgique. Arrivé au lieu de sa destination, il n'a pour presbytère qu'une chétive mesure en ruines. L'église, la sacristie, sont aussi de vieux bâtiments où la pluie pénètre par les fenêtres et la toiture. A cette vue, ce jeune prêtre, qui était fils d'un riche seigneur, devient la proie des plus tristes pensées, il sent le découragement s'emparer de lui. Dans son abattement, il lève les yeux mouillés de larmes au ciel, et lui adresse cette fervente prière : " O Seigneur, vous qui êtes né dans une étable pour notre salut, donnez-moi le courage de supporter le triste état que m'a préparé votre divine Providence, et donnez-moi les secours nécessaires pour bien remplir la mission que vous m'avez confiée," à peine a-t-il terminé cette courte prière, qu'il se sent animé du plus grand courage, et capable de tout entreprendre pour changer la face de cette paroisse pauvre et ignorante. Pour arriver à son but, voici les moyens qu'il puise dans son cœur dévoué et généreux ; pour dissiper l'ignorance grossière qui était l'apanage de tous les paroissiens, il se multiplie pour faire le catéchisme, et des instructions familières. Pour être mieux compris de son peuple, il étudie son langage, ses expressions. Il se fait tout à tous. Les vieillards, les hommes, les femmes, les enfants, tous finissent par le comprendre et l'aimer. Voilà donc un grand pas de fait dans la voie du salut, mais comment pourra-t-il engager ses paroissiens à réparer le temple de Dieu, eux qui pour la plupart logent dans de pauvres cabanes et sont réduits à la misère ? Son zèle éclairé va suppléer à tout. Un dimanche, il annonce au prône que son presbytère sera ouvert, deux fois par semaine, à tous ceux de sa paroisse qui voudront venir entendre des conversations qui les intéressent au plus haut point. Le

premier jour arrivé, poussés sans doute par la curiosité, les paroissiens étaient en si grand nombre, que la demeure de M. le curé se trouva trop petite pour les contenir, et force fut de tenir la première assemblée en plein air. Le jeune pasteur, cette fois, se sentit la joie au cœur, car il comprit tout le bien qu'il était appelé à faire à ce pauvre peuple. Il leur adressa d'abord ces paroles d'une voix émue et pleine d'onctions ! Chers paroissiens, à la vue de votre indigence, mon cœur a été profondément attristé, et je n'ai pu résister au désir de faire quelque chose pour remplacer votre pauvreté par une heureuse aisance ; c'est ce qui m'a engagé à vous réunir auprès de moi. Après ce préambule, il les entretient, ce jour là et les suivants, de la nécessité d'améliorer leurs terres et des moyens à prendre pour y parvenir. Comme son dévouement lui avait attaché tous ses paroissiens, il fut écouté avec avidité, obéi promptement. Quelques années plus tard, le curé avait le bonheur de voir s'élever un temple magnifique au milieu de sa paroisse, qui, elle-même était complètement transformée, puisque tous ses habitants étaient devenus à l'aise et heureux. L'exemple de cette paroisse produisait d'heureux fruits sur les localités environnantes, et ainsi, de paroisse en paroisse, de comté en comté, l'agriculture alla s'améliorant de plus en plus, et aujourd'hui on peut assurer sans crainte de se tromper, que ce pays marche à la tête du progrès agricole.

Les habitants.—Monsieur le curé, voilà qui est capable de donner du courage aux roches ! Car ce qui s'est fait là peut se faire ici, et d'autant plus facilement que nous avons moins de chemin à faire qu'eux pour arriver à l'aisance. D'ailleurs, la ressemblance qui existe entre vous et le jeune curé dont vous venez de parler est si grande sous certains rapports, qu'elle nous donne pleine confiance dans l'avenir.

M. le Curé.—Encore un instant d'attention, s'il vous plaît.

3° Comme le bon mari, le bon cultivateur doit être plein d'égards pour sa terre, il doit la visiter assiduellement, l'interroger, écouter ses réponses, afin de connaître les travaux qu'elle exige, la semence qu'il faut lui confier de préférence à telle autre, les mauvaises herbes dont il faut la débarrasser, les insectes qu'il faut éloigner.

4° Il doit éviter tout ce qui peut la contrister. Si quelque chose pouvait contrister une terre, ce serait bien le mauvais usage que l'on fait de ses produits. Par exemple, si le champ d'un ivrogne pouvait parler, quels reproches sanglants n'adresserait-il pas à son propriétaire, qui ne se contente point de le négliger mais qui lui arrache ses moindres fruits, pour les dépenser en débauches. Quelle ne serait pas sa sévérité pour celui qui ne se contente pas de dissiper ses produits pour satisfaire son goût pour le luxe, mais dépense jusqu'à la valeur de cette terre.

* Le bon cultivateur, ne l'oubliez jamais, mes bons amis, doit être sobre et d'une grande économie ; il doit s'habiller suivant son état et autant que possible, avec le produit de son champ et de son troupeau. Il doit, de plus, mettre de l'ordre dans sa maison, son étable, partout enfin. D'après ce que je viens de dire, il vous sera facile de distinguer entre le bon et le mauvais cultivateur, et de comprendre que le bonheur, l'aisance et même la richesse ne peuvent être le partage que du premier. Que le second, au contraire, ne peut attendre que la pauvreté, la misère sous toutes ses formes et le mépris de ses semblables.

Les habitants.—Monsieur le curé, notre choix est tout fait ; nous voulons tous devenir de bons cultivateurs, et, avec le secours de vos conseils, nous réussirons certainement.

M. le Curé.—Prions pour que Dieu bénisse de si généreuses et si louables résolutions.

Aloys et Marguerite.

(Suite.)

— “Alors, je devine tout, mon Père; et je suis soulagé. Je devine la cause de cet air mystérieux et ému avec lequel elle est passée près de nous tout-à-l'heure. Maintenant, venons à la présence réelle.”

“Nous ouvrimus la Bible; nous expliquâmes sommairement le sixième chapitre de l'Evangile selon S. Jean, où le Sauveur promet qu'il donnera à manger sa propre chair et son sang à boire; et après avoir examiné comment il remplit formellement, à la dernière Cène, cette promesse solennelle, et comment cette doctrine, depuis les Apôtres, depuis saint Paul qui la prêcha aux Corinthiens, jusqu'à nos jours, a été maintenue saine et pure dans l'Eglise catholique, je fis à Aloys l'interpellation que j'avais faite à sa sœur, je l'invitai à *se prononcer* devant Dieu, au fond de son cœur. Il le fit. Nous nous levâmes tout radieux pour aller à la chapelle. Aloys, maintenant à genoux, recueilli, commençait à prier; il savait que son Sauveur était là. Et d'ailleurs, quel spectacle s'offrit à ses regards! Marguerite et les autres, prosternés, leurs figures cachées dans leurs mains, semblaient ne pas s'apercevoir de notre présence. Je dus me lever le premier pour les inviter à sortir.

“On se voyait enfin après des moments de lutte si décisifs! Moments bien longs pour les cœurs intéressés qui avaient été tout ce temps veillant et priant devant le saint Tabernacle. Ce ne furent d'abord que des regards interrogateurs et pleins d'un intérêt mêlé de quelque anxiété... Ceux surtout que Marguerite et Aloys échangèrent furent expressifs! si expressifs, qu'ils avaient tout dit, avant qu'aucune bouche se fût ouverte pour demander ou donner une explication. Enfin, tout était compris! La sœur sentit s'évanouir aussitôt la seule inquiétude qui pût encore obscurcir

le bonheur pur et si nouveau dont son cœur était inondé : le frère avait bien deviné le cœur de Marguerite, en agissant lui-même selon l'impulsion de la grâce, de la conscience et du bon sens ; et maintenant, il allait, au besoin, la soutenir dans la lutte et parer, s'il était possible, les coups qui lui seraient destinés. Il y avait de la chevalerie dans l'amour fraternel d'Aloys, nous en verrons quelques autres indices dans la suite de ce récit. Il était fier de sa sœur, et, quoiqu'un peu plus jeune qu'elle, il se considérait instinctivement comme son protecteur et son champion.

« Après les premiers épanchements, il fallut décider d'une ligne de conduite pour les événements qui allaient suivre. Je leur annonçai la persécution comme certaine : il valait mieux qu'ils s'y attendissent. Ils l'attendaient, en effet, mais non pas dans les conditions et avec la rigueur dont elle fut accompagnée. J'étais d'avis, en égard à leurs dispositions et aux circonstances, qu'ils fussent reçus dans l'Eglise catholique à l'heure même : ils pouvaient se voir emprisonnés ou bien chassés, de telle sorte qu'il leur serait impossible, pour longtemps, d'être reçus dans l'Eglise et de se fortifier par la réception des sacrements : or, persécution pour persécution, ne valait-il pas mieux souffrir comme membre du corps mystique de Jésus, que parce qu'on est déterminé à le devenir ? Les deux néophytes convenaient de tout ; mais, comme l'irritation de leur père, à la conversion de Timothée, semblait avoir été causée surtout parce que son fils avait embrassé le catholicisme avant de l'avoir prévenu, ils étaient d'avis qu'il valait mieux ne pas lui fournir, cette fois, ce motif de persécution. De cette sorte, s'il agissait sévèrement contre eux, ce ne pourrait être qu'à cause de leur foi. D'ailleurs, il était à espérer que leur père, voyant l'inutilité de ses procédés vis-à-vis de leur frère aîné, profiterait de son expérience en leur faveur. Puis, ce

serait bien assez de peine pour lui, que leur changement de religion ; ne valait-il pas mieux lui épargner le surcroît de chagrin que ce détail pourrait lui causer ? Enfin, ils l'aimaient tous deux tendrement, ils avaient grande confiance dans son amour ; ne pouvaient-ils pas espérer que sa tendresse paternelle l'emporterait sur son déplaisir, et qu'ils seraient laissés libres d'agir conformément à leur conscience ?

« Ce sentiment filial me toucha : il était si vrai et si beau qu'il ne pouvait déplaire à Dieu : je n'insistai pas. Il fut convenu que nous prierions, tous avec force ; Marguerite et Aloys devaient s'instruire au plus vite des articles de notre sainte Foi qui pouvaient être les plus nouveaux pour eux ; ils reçurent chacun un petit livre de prières dans lequel se trouvait un abrégé du catéchisme, c'était le *Jardin de l'âme*. Il fut arrêté aussi que le lendemain, samedi, ou le dimanche matin, ils feraient connaître à leur père le changement qui s'était opéré dans leurs convictions religieuses. N'étant plus protestants, ils ne pouvaient plus se conduire comme s'ils l'étaient, pour ce qui regarde la pratique de la religion ; ils devaient donc demander avec instance de suivre leur conviction, la voix de leur conscience, ce qu'ils regardaient comme la volonté certaine de Dieu.

(A continuer.)

CONDITIONS :

La *Gazette des Familles Canadiennes* paraît tous les quinze jours. Le prix de l'abonnement, qui n'est que d'un écu, doit être payé invariablement au commencement de chaque année.

Toutes les correspondances concernant la rédaction et les abonnements, ainsi que les échanges, devront être adressés au rédacteur, à St. Jean Chrysostôme (Lévis).

Nous autorisons tous ceux à qui nous adressons plusieurs exemplaires, à recevoir le prix des abonnements.

On pourra déposer, à Québec, le prix des abonnements chez M. le secrétaire de l'archevêché.

À Montréal, M. J. Godin, professeur à l'école Normale Jacques Cartier, se charge de recevoir le montant des abonnés pour la ville et les paroisses environnantes.